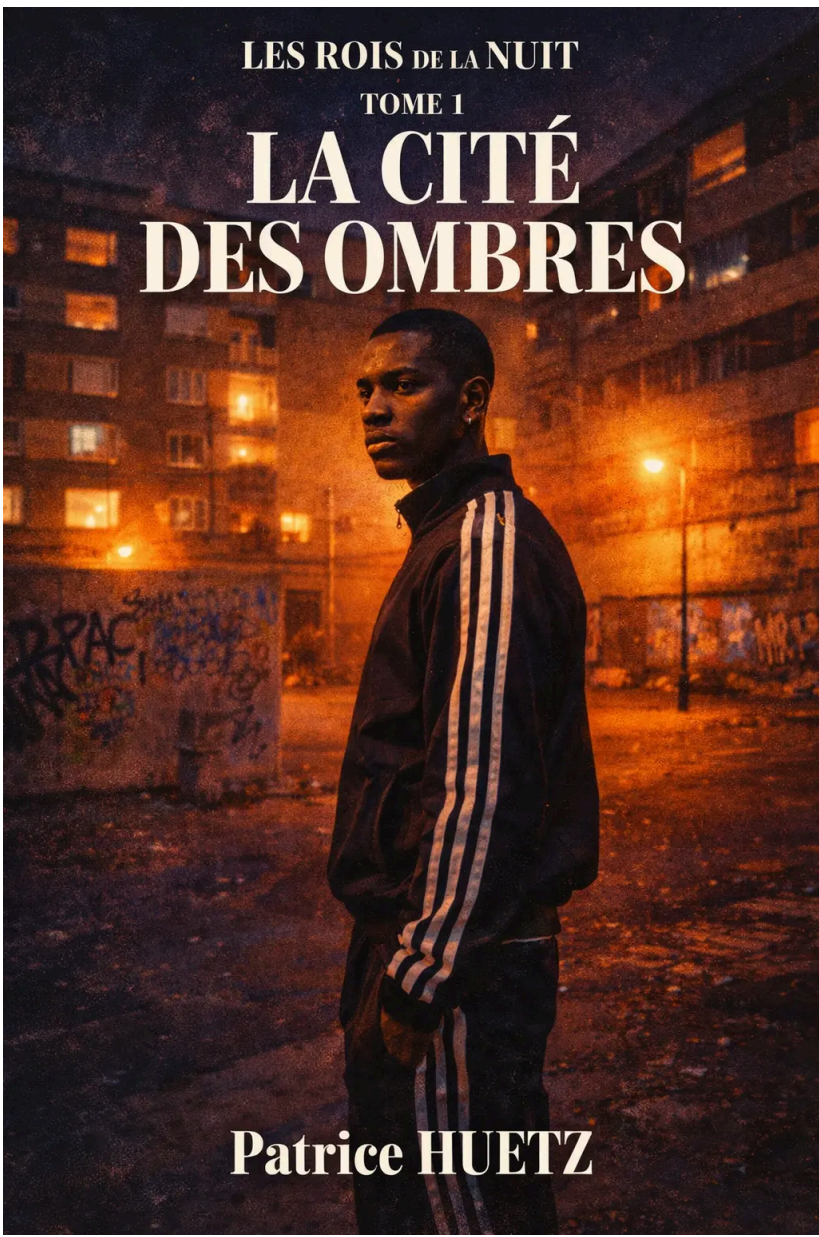


LES ROIS DE LA NUIT  
TOME 1  
**LA CITÉ  
DES OMBRES**

**Patrice HUETZ**



# Les Rois de la Nuit — La Cité des Ombres

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# La Tour du Levant

*Septembre 1995 — Saint-Denis, 93*

La Tour du Levant compte dix-huit étages et cent vingt-quatre appartements, et depuis le toit on voit Paris comme on regarde un pays étranger. Ibrahima Konaté le sait parce qu'il est monté là-haut une nuit de juillet avec Moussa, ils avaient quinze ans et ils buvaient de la Fanta tiède, et Moussa avait dit : « Regarde comme elle est belle, cette ville qui nous veut pas. » C'était une bonne phrase. Moussa avait toujours de bonnes phrases.

Aujourd'hui Ibra a dix-huit ans et il est en bas. Il est toujours en bas.

Le local poubelles sent le béton mouillé et les ordures de la semaine. C'est de là qu'on voit tout : l'entrée de la tour, l'allée qui mène à la dalle, le parking où les voitures restent rarement longtemps. Ibra est debout depuis six heures du matin. Il a un blouson Chevignon que sa mère a acheté aux Puces de Montreuil, taille M, un peu grand, parfait pour cacher qu'on n'a rien à cacher. Ses Nike Air Max 95 — les nouvelles, sorties en mai — sont les seules choses neuves qu'il porte, achetées avec ses premières économies, cent quatre-vingt francs pris

sur le peu qu'il avait gardé. Quand il les avait mises pour la première fois, il avait eu l'impression d'appartenir à quelque chose.

Son rôle : regarder. C'est tout. Si la BAC arrive, il siffle. Si quelqu'un qu'il reconnaît pas s'approche, il siffle. Si tout va bien, il se tait et il observe.

Le premier client arrive à sept heures vingt. Un type en costume gris, la cinquantaine, serviette en cuir, il habite pas la cité. Il vient de dehors. Il s'approche du banc, s'assoit, regarde son téléphone — un Nokia 2110, le genre de brique que les cadres commencent à trimballer — et Samir, le rabatteur, dix-sept ans, survêtement Adidas vert, le rejoint deux minutes après. L'échange dure dix secondes. L'homme repart vers le RER B.

Ibra regarde tout ça et il pense : voilà à quoi ressemble l'économie réelle. L'homme en costume va dans son bureau à La Défense. Il rentrera ce soir dans son pavillon de Maisons-Laffitte. Il a besoin d'une chose que personne de propre ne peut lui vendre. Et nous on lui vend.

C'est la première leçon de la rue. Le marché existe parce que la demande existe. La demande existe partout. Eux ils vivent là-haut. Nous on est là pour ça.

Ibra n'a pas encore intégré ça complètement. Il est encore au stade où il observe. C'est Rachid qui l'a recruté, quinze jours plus tôt, dans la cage du bâtiment D. « T'es discret. T'es intelligent. T'as pas de casier. » C'est tout ce qu'il avait dit. Ibra avait demandé combien. « Cent cinquante francs la journée. » Cent cinquante francs. Le SMIC c'est cinq mille francs pour un mois. Mais Rachid avait ajouté : « Pour l'instant. »

*Pour l'instant.* Ibra avait rangé ces deux mots dans sa tête comme on range quelque chose de précieux.

À huit heures, un deuxième client. Puis un troisième à neuf heures moins le quart — celui-là une fille, vingt ans, jeans troués, sac à dos universitaire. Elle a les mains dans les poches quand elle attend sur le banc. Samir fait l'échange en marchant, sans s'arrêter, comme si

c'était une conversation de hasard. La fille glisse quelque chose dans la poche avant de son sac et repart d'un pas normal. Ibra se demande si elle va à la fac de Saint-Denis, à deux cents mètres de là. Il se demande pour quel cours.

Il regarde ses mains. Elles ne font rien. Elles sont juste là, propres, inutiles pour l'instant, et il pense à son bac pro électricité dans le tiroir du bas de sa chambre, bien plié dans son enveloppe. Quinze CV envoyés depuis juin. Trois réponses. Deux refus. Un silence.

À midi, Ibra rentre manger. L'appartement est un F4 au onzième étage, bâtiment B, les murs sont beiges et le carrelage de la cuisine est ébréché depuis 1989. Le joint entre les carreaux a noirci en certains endroits, et personne ne l'a rejointoyé parce qu'il faudrait acheter du mastic et que le mastic coûte et que l'argent des charges augmente chaque année. Sa mère Aminata cuisine des haricots et du riz, le même riz que toujours, elle a les mains qui sentent l'oignon et le gingembre et c'est l'odeur la plus rassurante du monde — l'odeur qui dit : cette cuisine est un refuge même si le carrelage est ébréché.

Son père est là, assis à table, manteau encore sur le dos parce qu'il vient de rentrer du chantier de Clichy.

Dramane Konaté a quarante ans mais il en paraît dix de plus. Il travaille sur les chantiers depuis 1978, d'abord comme manoeuvre, maintenant comme chef d'équipe maçonnerie — mais chef d'équipe c'est un titre, le salaire reste celui d'un manoeuvre avec un peu de prime. Les mains de Dramane sont des outils. La peau des paumes est tellement dure qu'on pourrait y allumer une allumette. Ce matin il a coulé du béton pendant quatre heures d'affilée et ses épaules bougent différemment selon les jours — les bons jours elles montent normalement, les mauvais jours elles sont coincées quelque part entre les omoplates, bloquées par une fatigue vieille de dix-sept ans.

Il dit rien quand Ibra s'assoit. Ils mangent.

Fatoumata est à l'école. Elle a quinze ans et elle a un contrôle de maths cet après-midi, et ce matin au petit-déjeuner elle avait récité ses

formules à voix basse en mangeant du pain grillé. C'est Fatoumata. Elle est toujours en train d'apprendre quelque chose. Ibra se rappelle qu'au primaire le maître avait dit à leurs parents que Fatoumata lisait en classe pendant la récréation — pas pour se montrer, pour lire. Elle aimait lire comme d'autres aimaient jouer au foot.

« T'as cherché pour le travail ? » dit Dramane.

C'est la question de chaque déjeuner. Ibra a son bac pro électricité depuis juin. Il a envoyé des CV. Quinze. Vingt. Il a eu trois réponses. Deux refus polis. Un silence.

« J'ai appelé le garage Dupont ce matin.

— Et ?

— Ils cherchent plus. »

Dramane hoche la tête. Il mange. Il dit rien d'autre. Il n'a pas le vocabulaire de la colère abstraite, des institutions, des discriminations à l'embauche. Il connaît juste le fait concret : son fils a un diplôme et personne l'appelle.

Ibra regarde les mains de son père sur la table. Les articulations légèrement gonflées. La cicatrice ancienne au pouce gauche, un éclat de parpaing en 1988. Les ongles propres malgré tout — son père, toujours, se lavait les mains au lavabo avant de s'asseoir à table, c'était une règle. La propreté des mains à table. Un reste de dignité qu'on arrachait à chaque journée.

Ibra décide, dans ce silence, quelque chose qu'il mettra des années à formuler vraiment : *Je ferai pas ça. Je mourrai pas comme ça.*

Il mange son riz. Il pense à Rachid et sa 205 GTI rouge. Il pense aux deux cent cinquante francs dans la poche de son blouson Chevignon. Il repose sa cuillère et il regarde par la fenêtre : la dalle en béton, les arbres rabougris sous leurs grillages, et Paris au loin, lumineuse et indifférente.

Rachid Bencheikh a vingt-cinq ans et il a une dent en or dans le bas de la mâchoire, côté gauche, qu'il ne montre que quand il rit vraiment. Il rit pas souvent. Il a grandi dans la Tour du Levant,

bâtiment A, cinquième étage, et il a compris à quatorze ans que le quartier était un moule : soit tu te laisses mouler, soit tu trouves comment en sortir les bords.

Il a choisi les bords.

Il reçoit Ibra dans sa Peugeot 205 GTI rouge garée sur le parking visiteurs. C'est là qu'il fait ses réunions. La voiture sent le désodorisant pin des Landes et les cigarettes mentholées. Il y a un carnet dans la boîte à gants, fermé, jamais ouvert devant personne. Sur la banquette arrière, un sac de sport Lacoste d'où dépasse un bas de survêtement.

« Comment ça s'est passé ?

— Bien. Le mec du costume est venu à sept heures vingt.

— Je sais. J'avais Samir. Je vérifie sur toi. » Rachid regarde par la vitre. « T'as compris pourquoi je fais ça ?

— Pour voir si je dis la vérité.

— Pour voir si tu es capable d'observer sans te faire remarquer. T'es capable. »

C'est un compliment, d'une certaine façon. Ibra le prend comme tel.

Rachid sort une Marlboro Light. Il fume pas devant les guetteurs, pas devant les clients. Dans la voiture seulement. Il fait ça méthodiquement — allumer la cigarette, première bouffée, regarder par le pare-brise — et quelque chose dans ce rituel dit à Ibra que Rachid est un homme qui contrôle les choses. Même les petites. Surtout les petites.

« La semaine prochaine je te mets sur la cage D. C'est plus de trafic, plus de clients. T'as un rôle de coordination. » Rachid sort deux billets de cent francs et un de cinquante. « Ton dû. »

Ibra prend l'argent. C'est la première fois de sa vie qu'il gagne quelque chose qui est vraiment à lui. Il a travaillé sur des chantiers avec son père l'été, mais cet argent-là revenait à la famille, finissait dans le fond de la boîte à chaussures d'Aminata, les économies

communes. Ici les deux cent cinquante francs, c'est à lui. Il les met dans sa poche sans les compter devant Rachid.

« T'as des questions ? »

— Pourquoi t'as choisi ce business ?

— Parce que c'est le seul que j'ai trouvé. » Rachid sourit enfin, la dent en or brille une seconde. « Comme toi. »

Ce sont quatre mots qui signifient quelque chose d'important. *Pas comme toi tu vas faire la même chose. Plutôt : tu comprends le raisonnement parce que t'es dans la même situation.* La logique du manque d'options. La logique de la porte qui est là et toutes les autres qui sont fermées.

Ibra descend de la voiture. Il regarde la 205 GTI s'éloigner vers le bâtiment A. Il tient ses deux cent cinquante francs dans sa poche. Il a conscience que quelque chose vient de commencer.

Le soir, la dalle ressemble à une place de village si le village avait été conçu par quelqu'un qui n'avait jamais vécu dans un village. Des bancs en béton. Des arbres rabougris sous des grillages. Un terrain de basket avec un seul panier — l'autre a été arraché un hiver par des gamins ou par le vent ou par le fait que personne ne réparait rien suffisamment vite dans ce quartier, et jamais remplacé. Sur le mur du bâtiment C, quelqu'un a écrit *FUCK LE SYSTEME* en rouge, avec un H de trop dans *SYSTEME*, et ça reste là parce que la mairie n'a pas encore envoyé quelqu'un effacer.

Ibra est assis avec Moussa. Moussa Dembélé, dix-huit ans, fils d'un électricien camerounais et d'une aide-soignante malienne, il est grand et maigre avec des mains qui semblent avoir été faites pour construire des choses. Il a son bac S, mention assez bien. Il a envoyé des dossiers à des écoles d'ingénieurs. Deux refus. Un silence. En attendant il travaille au McDonald's de la Plaine Saint-Denis — l'uniforme bleu et jaune, la casquette, trente-deux francs de l'heure, les pieds qui font mal après dix heures debout.

Une radio passe par une fenêtre ouverte du troisième. NTM. *Qu'est-ce qu'on attend pour fiche le feu.* La question flotte au-dessus de la dalle comme quelque chose qui a déjà eu lieu ou qui n'a pas encore eu lieu.

« Rachid t'a pris, alors, » dit Moussa.

C'est pas une question. Dans la cité, tout se sait dans les douze heures.

« Chouf. Pour l'instant.

— C'est con. »

Ibra regarde vers la tour. « T'as une meilleure idée ? »

Moussa réfléchit honnêtement avant de répondre — c'est ça Moussa, il réfléchit vraiment avant de dire les choses. « Non. C'est pour ça que c'est con. »

Ils restent là à regarder les gens passer sur la dalle. Monsieur Sissoko qui rentre du travail, costume et mallette, agent d'entretien à la RATP, fier de son travail. Les trois sœurs Amine qui jouent à la corde à sauter en chantant une comptine. Deux vieilles femmes du bâtiment B qui parlent sur un banc, emmitouflées dans leurs manteaux bien que ça ne soit que septembre. Le gamin du cinquième qui essaie de faire tourner son yo-yo sans y arriver. La vie ordinaire d'une cité ordinaire qui se bat ordinairement pour exister dans une ville qui ne la regarde que quand elle brûle.

Moussa sort une canette de Coca, il la partage. La canette est tiède — il l'avait dans son sac. Ibra boit et il pense à la Fanta tiède sur le toit, trois ans plus tôt, et à Paris qui ressemble à un pays étranger. Il se demande si ça va jamais changer.

« Ton père sait ? dit Moussa.

— Non.

— Tu vas lui dire ?

— Non. »

Moussa hoche la tête. « Ma mère dit que Dieu voit tout.

— La mienne aussi. »